

## FIGURES DE L'IRONIE DANS LE DERNIER ROMAN D'AHMADOU KOUROUMA.

Certains critiques ont parlé de la verve voltairienne de Kourouma, qui, depuis *Les Soleils des indépendances*, manie l'ironie de main de maître. Mais la lecture du roman provoque un certain malaise, car le récit, dont le fond est basé sur des faits atroces, réels et actuels, est écrit avec une véritable liesse linguistique qui caractérisait certains textes du grand maître. Voltaire provoquait sans doute plus d'effroi de son temps qu'il n'en provoque actuellement où, grâce à la distance, il nous reste surtout l'appréciation de son humour. On ne peut que souhaiter un destin similaire à Kourouma, dans les siècles à venir, dans un temps où ne subsisterait que le jeu des signes et non leurs atroces référents. Cette césure entre des faits tragiques et la désinvolture du langage chez Kourouma participe à l'ironie et permet la distanciation adéquate du lecteur qui sourit malgré l'horreur. Etienne Marie Lassi voit dans le récit de Birahima, le personnage principal, l'avantage d'une catharsis comique<sup>1</sup> différente de la catharsis tragique: « son affection pour le vocabulaire ordurier [...] la désinvolture avec laquelle il assume la narration, participent d'une forme de violence. Elle [...] apparaît [...] comme un exutoire pour ces consciences traumatisées et aliénées. C'est une violence qui désintoxique comme dirait Frantz Fanon » (111-112). L'ironie, distincte de l'humour, car elle n'est pas forcément drôle, est une manière de se moquer en disant en apparence le contraire, et souvent aussi autre chose que le contraire, de ce que l'on veut faire entendre, et s'exprime souvent sous forme d'antiphrase, mais pas uniquement. Au sens premier, grec, l'ironie est l'action d'interroger en feignant l'ignorance, à la manière socratique. Elle place le lecteur dans une position d'incertitude parfois inconfortable, car elle n'est pas nécessairement évidente à déceler. L'ironie relève souvent d'un procédé subtil d'insinuation. Ce qu'un lecteur peut prendre au premier degré, un autre le mettra en doute. Comment connaître alors exactement la position politique de l'auteur, car c'est souvent de ce dont il s'agit ? La position d'énonciation participe également de l'ironie, selon que l'auteur force le trait ou non, or avec le personnage de Birahima, l'excès reste de rigueur. Enfin s'il paraît évident que le langage et le ton de l'auteur relèvent de l'ironie, au fond, sur quoi porte-t-elle ? Les thèmes cibles de l'ironie de Kourouma sont la religion et la politique. Les mécanismes de l'ironie dans son dernier roman *Quand on refuse on dit non* s'observent au niveau microstructurel de la phrase, mais également par le choix d'un anti-héros qui, comme dans *Allah n'est pas obligé* ne peut être considéré comme porte-parole de l'auteur bien qu'il soit en charge d'énoncer des vérités indicibles. Cette difficulté à se situer entre les paroles extrêmes du héros problématique et une pensée que l'on croit deviner derrière les marionnettes que sont les personnages, fait de ce dernier roman inachevé de Kourouma une œuvre éminemment théâtrale, un lieu de représentation dramatique et d'interrogation.

---

<sup>1</sup> Etienne-Marie Lassi 126.

## ANALYSES

### 1. L'ironie lexicale : politique, religion, langue.

L'ironie de Kourouma porte souvent sur la désignation. Elle provient non pas de tout un énoncé mais d'un vocable : « Quand c'est un groupe de blancs, on appelle cela une communauté ou une civilisation, mais quand c'est des noirs, il faut dire ethnies ou tribus, d'après mes dictionnaires » (*Quand on refuse...*16). L'appellation vient du dictionnaire et l'ironie vise donc la vision que possèdent les auteurs des dictionnaires de Birahima, les blancs, sur l'autre peuple, les noirs. Birahima utilise un vocabulaire ethnographique pour désigner ce qui ressort de l'Afrique. Le savoir qu'il acquiert se trouve teinté de relents colonialistes directement issus des dictionnaires. Les outils qui pèchent pour décrire l'Afrique sont la langue et les dictionnaires, les écrits, essentiellement parce qu'ils sont datés, mais aussi parce qu'ils sont produits en majorité par des hommes blancs. Fait que remarquait déjà Mongo Béti dans *Perpétue* lorsqu'il déclarait : « l'Afrique est ravagée par trois grands fléaux, la dictature, l'alcoolisme et la langue française, à moins que ce soit trois visages d'un même malheur » (132). Kourouma reprend d'un discours colonial certaines différences de désignation clairement destinées à diminuer l'humanité des Africains : « Ce qui arrive en Côte d'Ivoire est appelé conflit tribal parce que c'est un affrontement entre des nègres indigènes barbares d'Afrique. Quand des Européens se combattent, ça s'appelle une guerre, une guerre de civilisation » (42). Jean Baechler établit en fait une typologie des guerres en Afrique et distingue la guerre civile de la guerre sauvage « dont le seul but est de tuer »<sup>2</sup>. Mais le point de vue du lecteur qui frémit à la réflexion de Birahima, le point de vue que convoque Kourouma, est la perception des conséquences de la guerre quelle qu'elle soit. L'ironie confine à l'amertume lorsque Kourouma ajoute :

« Dans les conflits tribaux, les enfants, les femmes, les vieillards meurent comme des mouches. Dans une guerre, les adversaires tiennent compte des droits de l'homme et de la convention de Genève. Dans un conflit tribal, on tue tout homme qui se trouve en face. On se contrebalance du reste comme de son premier cache-sexe » (42).

Il renchérit sur l'ironie par la mention du cache-sexe comme signe typique du vêtement du sauvage dans la vision colonialiste. Birahima adopte le point de vue raciste, directement lié à son utilisation du dictionnaire, lorsqu'il exprime l'existence même des Africains : « Les Dioulas [...] pullulent comme des cancrelats, des sauterelles » et « Nous, les Malinkés, grouillons dans tous les pays sahéliens de l'Afrique de l'Ouest » (17). Birahima qui s'exprime ainsi, parlant de son peuple comme d'insectes, est lui-même Dioula et Malinké. On ne sait trop si c'est par ignorance des connotations de « grouiller » et « pulluler » qu'il parle ainsi ou si c'est pour reprendre les expressions des ennemis Bétés qui les ont massacrés. Il s'agit surtout pour Kourouma de nous indiquer la manière dont un groupe considère l'autre, comme des parasites à éliminer, et de nous signaler le peu de valeur accordé à la vie humaine. Les formules suggèrent la nécessité de se débarrasser d'êtres déshumanisés et considérés comme trop nombreux. Birahima se place du point de vue de l'ennemi de son propre peuple presque systématiquement, allant jusqu'à défendre Gbagbo alors que tout le monde parmi les Dioula le rend responsable des exactions. C'est en ce sens que l'ironie dépend en grande partie de la position de

---

<sup>2</sup> Jean Baechler, « la sociologie et la guerre. Introduction à l'analyse des guerres en Afrique », *Nouveaux Mondes* n° 10 (« Guerres d'Afrique »), 2002, p 3-23, cité par Alexie Tcheuyap 42.

## **FIGURES DE L'IRONIE**

l'énonciateur. On peut considérer Birahima comme l'incarnation de l'antiphrase. Birahima est musulman mais dans la phrase suivante « Mon maître [...] est obséquieux envers Allah » (18), on a l'impression que Birahima se trompe encore de terme. C'est ce que veut suggérer l'auteur en lui faisant répéter inlassablement son ignorance et en insistant sur le rôle des dictionnaires. Il déplace implicitement la responsabilité sur ceux qui ont écrit les dictionnaires, les Français. On traduit mentalement « mon maître est dévoué à Allah » mais le mot obséquiosité est lâché. La distance que met Kourouma entre lui et son narrateur, en prétextant l'ignorance lexicale de Birahima, une réelle trouvaille, reste sa technique de prédilection. Le jeu de Kourouma consiste à lui faire dire quelques vérités sous couvert d'ignorance. De même qu'il justifie les massacres avec des vocables associant humains et insectes, Birahima approuve le massacre des Imams à cause de leur « obséquiosité » qui déplait à Allah, qui permet alors qu'on les élimine :

Allah en Côte d'Ivoire a cessé d'aimer ceux qui sont obséquieux envers lui [...].  
C'est pourquoi il a fait en sorte que les militants bétés détestent les imams.  
Chaque fois que les escadrons de la mort voient un imam, ils l'assassinent tout de suite. Ils l'assassinent tout de suite parce qu'il est trop obséquieux envers Allah.  
Allah en a marre de la grande obséquiosité des Imams. (31)

Birahima déploie par son langage une rhétorique et une logique totalitaires. Mais sous cette démonstration absurde on lit un plaidoyer pour la modération, contre l'extrémisme. Les imams sont extrémistes et Allah les punit en leur envoyant des assassins. L'ironie découle de l'idée sacrilège qu'Allah serait responsable des massacres, mais sous-jacente se trouve la notion que les conflits religieux en général mènent au crime. Plusieurs strates de l'ironie se superposent et ne se limitent pas, au sein d'une même phrase, à une proposition et son inverse, mais la critique porte habilement sur plusieurs cibles à la fois.

L'ironie lexicale cible la religion, la politique, et la langue française. Lorsqu'il décrit ses quatre dictionnaires, Birahima se place résolument dans la position des anciens colons et du français de France en employant l'antiphrase suivante : « (J'ai) L'Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique noire pour les barbarismes d'animistes avec lesquels les nègres d'Afrique noire [...] commencent à salir, à noircir la langue limpide de Molière » (19). Il s'agit d'une ironie flagrante et d'une moquerie ouverte de ce dont les Français s'enorgueillissent le plus depuis le dix-septième siècle : la clarté, la logique et la raison de leur langue. Opposés à ces notions de clarté, associée au teint des Français, se trouvent les « barbarismes d'animistes avec lesquels les Nègres d'Afrique noire noircissent la langue » (19). La clarté étant alors associée à la lumière supposée de la religion catholique censée éclairer ces pauvres animistes qui errent dans la nuit. En quelques mots Kourouma retrace les justifications colonialistes. Ici la technique utilisée est la redondance, figure rabelaisienne, qui justement s'oppose dans le style à la concision classique idéale. Birahima, reprend à son compte, à l'aide d'une accumulation baroque et essentialiste de termes décrivant la peau noire, les arguments dits « civilisateurs » des colons. Le paradoxe tient à ce que Birahima, personnage de victime, emploie le vocabulaire de l'ancienne élite responsable et aspire à lui ressembler. L'ironie porte à la fois sur l'inadéquation des termes que Birahima reprend sans bien les comprendre et sur l'ignorance de son propre état. Kourouma fait parler la victime comme un décideur. De surcroît, Kourouma exagère l'excès

## ANALYSES

dans l'opinion du sujet passif de l'élocution, du colon, la rendant non plausible. C'est cet excès qui signale, heureusement, que le propos est ironique.

### 2. L'ironie par le raccourci langagier, la démonstration, le sophisme

Birahima résume mentalement avec des raccourcis tout à fait grossiers mais révélateurs les leçons de Fanta sur l'histoire de la Côte d'Ivoire. C'est souvent lors de ces résumés, au niveau microstructural d'une suite de phrases, qu'intervient l'ironie. Ses raccourcis simplificateurs prêtent à sourire mais ils indiquent aussi quelle interprétation juste on peut avoir d'actes et de circonstances politiques dès qu'ils sont dépouillés de leur encodage journalistique ou diplomatique. En effet les deux registres de langue, celui soutenu de Fanta et celui direct et trivial de Birahima, relatent et redoublent exactement les mêmes événements, les mêmes coups d'état et massacres. Les journaux décrivent des événements similaires de manière factuelle, statistique et géopolitique, avec décompte des morts et des blessés, de manière si convenue que la portée s'en trouve souvent affaiblie. De même, la narration professorale de Fanta dilue l'horreur de la guerre sous l'énumération des faits, alors qu'à l'instar du chapitre trois de *Candide* sur la guerre, Birahima la condense et la livre dans toute son épouvante. Birahima le petit ignare convient, en tant que témoin véritable, à l'Histoire de son pays, car ni le langage journalistique, ni le langage professoral ne parviennent à présenter des détails si sordides sur les guerres. En effet, les mots utilisés dans les journaux ou les manuels de classe recouvrent pour les lecteurs occidentaux des concepts abstraits pour ceux qui ne les ont pas vécus, les mots « génocide » ou « massacre ». En revanche lorsque Birahima répète : « le 19 septembre, les Ivoiriens, pris par le sentiment du tribalisme, se sont mis à se zigouiller comme des fauves et tous les jours à creuser et remplir des charniers. Mais les charniers font de l'humus qui devient du terreau qui est bon pour le sol ivoirien » (46), on ne peut rester indifférent à l'image des cadavres servant d'engrais au pays. Cette phrase condense de façon extrêmement efficace les circonstances (la date), les actants (de nationalité ivoirienne) une cause arbitraire (le sentiment du tribalisme), les actes atroces exprimés de façon grossière (se zigouiller), une comparaison avec les bêtes sauvages, et un résultat tout à fait absurde car présenté comme positif (les cadavres engrais). Le zeugme, ou combinaison d'idées disparates, utilisé ici, est une figure de l'ironie et contredit l'impression qu'à première vue, Kourouma, parce qu'il a choisi un héros frustré, propose un discours simpliste. En réalité les strates de l'ironie offrent un discours extrêmement complexe. L'interprétation est absolument nécessaire pour voir où nous mène le discours ironique. Linda Hutcheon note justement que l'ironie ne peut en aucun cas enlever l'ambiguïté d'un texte mais seulement le complexifier<sup>3</sup>. Par exemple, les accusations contre le marché mondial mis en place par les pays occidentaux et qui rend les états du sud exsangues, proposées sur le ton de l'humour noir, relie directement les intérêts des pays riches à la guerre civile : « Les charniers font du bien au sol ivoirien. Ils enrichissent la terre ivoirienne, le meilleur sol pour faire pousser le cacao et le café » (160). L'ironie a lieu entre le dit et le non-dit et inclut les deux, explique Hutcheon, il a besoin des deux pour exister<sup>4</sup>. Ici la simple mention du cacao et du café convoque à

<sup>3</sup> « If you pardon the inelegant terms, irony can only 'complexify'; it can never 'disambiguate' » *Irony's Edge*, 13.

<sup>4</sup> « [Irony] 'happens' in the space *between* (and including) the said and the unsaid » (Hutcheon, 12)

## FIGURES DE L'IRONIE

l'esprit la soumission de l'agriculture africaine au marché mondial. L'efficacité du narrateur enfant-soldat réside dans le fait qu'il permet à l'auteur, sous prétexte d'un héros déficitaire, de proposer des abrégés qui concourent à l'ironie. L'antiphrase « les charniers font de l'humus qui devient du terreau qui est bon pour le sol ivoirien » (46) montre clairement la position ironique de Kourouma et la raison qui le pousse à choisir un héros immoral : il peut lui faire proférer toutes sortes d'inanités et de contrevérités qui présenteront une position contraire à la sienne.

Dans le discours de Birahima, l'antiphrase fait parfois place aux sophismes qui servent aussi un propos ironique. Kourouma ironise ainsi sur le mythe de la nation. Il dénonce la technique des dictateurs qui consiste à ériger un nationalisme créé de toutes pièces afin d'enrôler une partie de la population contre une autre. Les dictateurs ont inventé le concept d'« ivoirité » qui permet au dictateur de déterminer qui sont ses amis et ses détracteurs, ou de désigner ses ennemis comme tels :

« Les ethnies ivoiriennes qui se disent 'multiséculaires' (elles auraient l'ivoirité dans le sang depuis plusieurs siècles), c'est du bluff, c'est de la politique, c'est pour amuser, tromper la galerie. C'est pour éloigner les sots. C'est pour rançonner les étrangers. Tout le monde est descendant des Pygmées, les maîtres de la terre, donc tout le monde est maître de la terre. Tout le monde est devenu ivoirien le même jour ». (57)

Ici la complexité de l'ironie s'intensifie. La position de l'auteur est ambivalente. Hutcheon nous éclaire encore en disant : « Le sens ironique n'est pas simplement le non-dit, et le non-dit n'est pas toujours une simple inversion ou l'opposé de ce qui est dit »<sup>5</sup>. On comprend que Kourouma approuve le personnage dans la première partie du discours, mais pas dans sa conclusion, car Birahima, niant les mythes nationalistes des dictateurs, présente son propre mythe, inspiré de l'afrocentrisme, mais dont il propose une interprétation tout aussi tyrannique : Tous les Ivoiriens descendent des Pygmées et peuvent donc se targuer de posséder le monde. Il y a là encore un raccourci à effet ironique dans la logique du raisonnement. Pourquoi les Pygmées seraient-ils maîtres de la terre ? L'auteur se démarque encore de son personnage en lui faisant proférer des conclusions démesurées. Le procédé de distanciation auteur-personnage est un des ressorts de l'ironie. Mais cet énoncé sophiste concourt aussi à montrer le cheminement de pensée d'un tyran. Car l'ignorance de Birahima en fait un dictateur potentiel. Il se peut que Kourouma remette en cause le concept même de nation.

Birahima est donc, sous des dehors très rigides, un personnage paradoxalement très plastique. Kourouma le manipule de façon à lui faire prendre une multitude de personae et de voix. Dans l'exemple qui concerne l'immigration, sujet tragique traité sur le ton de l'ironie, Birahima parle au nom des habitants des pays d'immigration. De prime abord, la déshumanisation, l'insectisation du peuple migrant suggère que le point de vue est celui du peuple qui les accueille (les Ivoiriens, les Italiens, les Français). Mais il s'agit aussi de celui de Birahima, qui, paradoxalement, se trouve lui-même dans une position d'errance. Cette contradiction entre l'opinion du sujet de l'énonciation et son propre statut, auquel il semble aveugle, participe fortement à l'ironie, qui est alors plutôt factuelle que langagière. *In media res* Birahima opère une telle distanciation entre sa conscience

---

<sup>5</sup> «The 'ironic meaning is not, then, simply the unsaid meaning, and the unsaid is not always a simple inversion or opposite of the said' (Hutcheon 12-13)

## ANALYSES

de lui-même et sa perception des autres, qu'il ne réalise plus qu'il est lui-même un migrant. Birahima remarque à propos des Dioula : « Quand la Côte d'Ivoire carburait [...], ils venaient de partout, ils venaient comme des sauterelles. Maintenant, ils viennent de moins en moins en Côte d'Ivoire. Ils montent avec beaucoup d'Ivoiriens en Italie et en France pour devenir des sans-papiers » (48-49). D'autre part, le raccourci dans la formulation de Birahima suggère naturellement que devenir des sans-papiers est le but de leur traversée. Il s'agit encore d'un sophisme. Le style oral et vulgaire, sans enrobage inutile, avec beaucoup de raccourcis, semble alors infiniment supérieur à l'écrit soutenu et nuancé, la fiction plus à même de véhiculer le réel. C'est pourquoi Kourouma donne la préférence à un narrateur naïf et qui s'exprime crûment.

### 3. Ironie situationnelle

Nous avons vu ci-dessus que l'ironie réside parfois autant dans la contradiction entre un discours et un état de fait, ou une situation, qu'à l'intérieur d'un discours. Selon le dictionnaire de rhétorique et de poétique « L'ironie est une figure de type macrostructural [...] un discours ironique se développe parfois sur un certain nombre de phrases parmi lesquelles il est difficile d'isoler formellement des termes spécifiques porteurs d'ironie (mais en cas d'antiphrase cela est possible) » (Aquié 210). Le contexte qui entoure un passage concourt à le rendre ironique. Parfois le ton général d'un passage s'avère ironique, ici, le ton général du discours l'est, hormis lors de la mélodie des leçons d'histoire de Fanta. C'est dans l'interprétation souvent fallacieuse que fait Birahima des leçons d'histoire qu'a lieu l'ironie première. C'est son regard qui, paradoxalement, apporte un sens supplémentaire, souvent en contractant, résumant ou simplifiant les événements décrits par Fanta sans aucune ironie. La surimposition d'un discours et d'un récit participe aussi à l'ironie. L'essentiel du message de Kourouma se trouve peut-être dans une réflexion sur l'inadéquation du langage courant à exprimer des situations hors du commun, c'est pourquoi il opte pour le roman dialogique. Dans le discours de Birahima, il fait le choix du sublime, c'est à dire du mélange du beau et du cruel où l'expression joyeuse décrit des carnages. Par contre le récit de Fanta demeure aussi factuel, dénué d'interprétation ou d'ironie que possible.

Dans ce roman sur fond de guerre et de massacres, Kourouma s'interroge sur la possibilité d'une parole embellie du griot. L'anti-héros Birahima se positionne en critique du personnage du griot. L'ironie transparait sous son monologue intérieur lorsqu'ayant atteint le Nord de la Côte d'Ivoire, Fanta s'apprête à faire le récit de ses aventures : « Fanta voulu parler mais elle fut interrompue par le griot de la famille. Le griot raconta d'un trait le voyage avec des rajouts et des invraisemblances qui m'obligèrent à fermer la bouche, moi, petit Birahima ! Tellement les mensonges étaient gros ! » (154-155). Birahima, témoin véritable, remet en question le récit du griot. Fanta le professeur d'Histoire se trouve détrônée par cette parole qui reprend ses droits. La mise en scène du griot insiste sur la nécessité pour l'écrivain d'occuper un rôle similaire d'embellisseur d'une réalité sordide. Cependant il est malaisé d'apprécier dans ces paroles le point de vue de Kourouma sur le griot. D'une part, on a un personnage sans foi ni loi, Birahima, d'autre part un griot traditionnel, et un auteur qui lui-même joue un rôle de griot. Le texte de fiction africain, nous dit Mouralis, se double d'un texte critique. C'est une particularité de

## FIGURES DE L'IRONIE

la littérature africaine plus que la culture, l'idéologie, la thématique ou le style. En effet les écrivains et les théoriciens sont souvent les mêmes. Kourouma renvoie dos à dos tous ses personnages, à la façon dialogique de Dostoïevski, et remet en cause les motivations de chacun, soumettant tout le monde à la critique et se mettant en retrait, à distance des jugements hâtifs.

Le seul personnage épargné par la dérision est Fanta, détentrice du savoir historique, mais elle est représentée quasiment comme un idéal inatteignable notamment par Birahima. Elle est également celle qui n'utilise pas l'ironie alors que Birahima nous la transmet involontairement. A la fin du roman, Birahima veut épouser Fanta. Elle trouve une variété de raisons contre ce projet, elle est plus âgée que lui, il n'a pas d'argent, elle possède une éducation supérieure à la sienne qu'elle compte parfaire à l'université marocaine. Lui, répond point par point. Le prophète s'est marié aussi avec une femme plus âgée, il reprendra des activités au sein des enfants soldats qui : « écumant l'Ouest de la Côte-d'Ivoire ; Par le pillage j'aurai beaucoup de pognon [...] je pourrai avancer le prix d'un vieux gbaga (une camionnette Renault de transport en commun) [...] je deviendrai un patron » (138-139). Puis il affirme au sujet de la différence d'éducation :

« Fofana, le transporteur de Daloa, ne savait même pas signer de son nom. Il était aussi con que la queue d'un âne. Pourtant sa troisième femme était une licenciée qui enseignait les mathématiques au lycée. Elle était sa préférée et ça marchait bien. [...] Je vais passer mon certificat, après ça mon brevet, après ça mon bac pour être digne de toi. C'est pourquoi j'ai bien enregistré tout ce que tu m'as appris sur la géographie et l'histoire de la Côte-d'Ivoire.

-Bon, bon à ce moment-là on verra. Quand tu seras licencié je te répondrai.

-Non, non, il faut que tu sois à moi avant ton voyage au Maroc. [...] Au Maroc là-bas, il y a beaucoup de baratineurs qui pourraient te détourner. (140)

L'ironie réside dans la candeur de Birahima qui continue à avouer à Fanta qu'il tuera et pillera, et qu'il veut l'épouser avant qu'un autre, plus éduqué, s'en charge. Il lui oppose donc des arguments qui ne font que confirmer son incompetence intellectuelle et morale. Il vit toujours dans l'immédiateté de la réaction. Sa langue demeure toujours aussi triviale, il n'a retenu des leçons de Fanta qu'une suite d'événements sur magnétophone, mais ni langage ni éthique. Birahima se présente toujours comme un ignare : « Je comprendrais plus tard, lorsque je serais prêt pour le brevet et le bac » (76). Le héros agit pour l'instant de façon purement réactive dans un univers qu'il ne comprend pas et espère que lorsqu'il sera instruit, il pourra enfin comprendre et cesser d'agir violemment. Mais l'ironie vient aussi de l'impression qu'il s'agit, du point de vue de l'auteur, d'une antiphrase, et que tous les diplômes ne préparent aucunement à comprendre les raisons de la guerre. On remarque que l'ironie de Kourouma est surtout faite de tropes mis bout à bout. Même si l'on recherche une véritable ironie situationnelle dans le roman de Kourouma, celle-ci apparaît presque forcément dans le langage. Et notre effort pour trouver une situation ironique se solde par un renvoi presque certain aux figures de style, tant elles sont nombreuses. C'est plutôt leur fréquence qui nous fait trouver la situation ironique : « En un mot, de même qu'une métaphore prolongée devient une allégorie, de même une succession d'ironies qui, prises isolément, formeraient autant de tropes, constitue la figure de l'ironie » (Le Guern 52-53).

## ANALYSES

### 4. Quelles sont les cibles de l'ironie chez Kourouma?

La distanciation, le détachement, la catharsis, la purification par le récit sont tous des effets du texte ironique de Kourouma, mais on y trouve également l'accusation et la désignation des responsables politiques, ce qui va plus loin que la simple dérision ou la disqualification dont l'ironie est porteuse, plus loin même que la définition suivante de l'attitude ironique : « L'attitude manifestée par un énoncé ironique est toujours de l'ordre du rejet ou de la désapprobation. Le locuteur se dissocie de l'opinion à laquelle il fait écho et qu'il ne partage pas » (Sperber et Wilson 359). Laurent Perrin et presque tous les chercheurs qui se penchent sur les mécanismes de l'ironie ont étudié en détail les liens qui sous-tendent l'intention de l'auteur, perçue où imaginée, l'effet et la cible de l'ironie. C'est en partant des cibles de l'ironie que l'on peut conjecturer sur l'intention de Kourouma. L'ironie de Kourouma porte surtout sur deux thèmes : la religion et l'histoire politique de la Côte d'Ivoire dans un récit qui insiste sur l'idée de responsabilité de la France à toutes les étapes. Kourouma rappelle les origines des problèmes actuels. Il s'agit tout d'abord des travaux forcés et du redécoupage des frontières : « Toutes les ethnies se sont trouvées ivoiriennes le même jour, en 1904, lorsque, dans le cadre de l'AOF, le colonisateur européen a précisé les frontières de la Côte d'Ivoire » (57). Le redécoupage des frontières sert notamment à augmenter artificiellement la main d'œuvre Burkinabé en Côte d'Ivoire. Afin d'importer des ouvriers plus facilement, le Burkina Fasso (à ce moment encore Haute-Volta) devient alors partie de la Côte d'Ivoire. Puis, lorsque le communisme menace le pays, les colons reconstituent un Burkina indépendant (en 1947) afin qu'il échappe à cette influence jugée néfaste. Le découpage et le retraçage des frontières évolue de manière très rapide dans la narration raccourcie et synthétique de Birahima pour donner l'impression que les colons déforment et reforment les pays à leur gré de manière très facile et arbitraire. Cependant on ne saurait nier les faits historiques rapportés par Birahima. C'est encore par le procédé du raccourci langagier, une de ses figures ironiques de prédilection, que Kourouma dénonce les abus de pouvoir de la colonisation.

Intégrés dans la narration historique se trouvent des éloges fallacieux du président de l'époque, qui prétendent partager l'avis remis en cause. « Pragmatiquement, l'ironie est un blâme qui emprunte les formes de la laudation » (Kerbrat-Orecchioni 121). L'ironie consiste souvent à présenter des faits très négatifs, comme la corruption d'Houphouët-Boigny, de manière positive :

« Pendant la période d'or de la Côte d'Ivoire, le directeur de la Caisse de stabilisation envoyait chaque matin à la présidence trois sacs d'argent. Oui trois gros sacs pleins d'argent pour les largesses de Houphouët. [...] Moi, j'ai compris, avec l'aide de mes dictionnaires, que le président Houphouët avait été généreux sur terre. Il sera récompensé par Allah au jour du jugement dernier. Il sera sauvé par l'aumône faite avec l'argent de la Côte d'Ivoire ». (51-52)

Puis Kourouma décrit les pressions exercées sur Houphouët-Boigny pour qu'il renonce à la voie du communisme, changement de cap désigné comme « repli stratégique » (75) ; et enfin la décision unilatérale de de Gaulle d'octroyer l'indépendance à la Côte d'Ivoire pour des raisons purement économiques : « En 1960, la France s'aperçut, après études avec le général de Gaulle, que la colonisation de l'Afrique noire avec des nègres qui évoluaient de plus en plus et demandaient de plus en plus, revenait très cher à la métropole » (75). Toutes ces étapes donnent lieu à une narration simpliste, faite de phrases juxtaposées et reprenant la rhétorique

## **FIGURES DE L'IRONIE**

colonialiste, où le lecteur est censé recréer une logique. Il traite les thèmes raciaux de façon stéréotypée et s'inspirant du bas dans le style Rabelaisien :

Il y a deux sortes de blancs. Des blancs qui trouvent que le nègre est un menteur fieffé et que, même lorsqu'il se parfume, il a une odeur persistante : il continue à sentir le pet. Il faut l'éloigner et le traiter comme un baudet. Ce sont les partisans de l'apartheid comme les pétainistes pendant la guerre. D'autres croient que le nègre est né bon et gentil, toujours le sourire, toujours prêt à tout partager. Il faut le protéger contre les mauvais blancs. Ce sont les communistes. (73)

De fait cette classification revient également à catégoriser les blancs en deux groupes, l'un raciste assimilé au pétainisme, et l'autre paternaliste, les communistes, et contient donc des clichés sur les colons blancs qui ont vécu en Afrique à la période post-coloniale. Ici, il convient de distinguer le destinataire du récit de l'ironisé. Le lecteur, qui comprend l'ironie, se met aussitôt à l'abri d'une quelconque catégorie et ne peut se sentir visé par la raillerie.

« Pour rendre compte du fait que l'ironie est raillerie, il faut impérativement renoncer à évoquer ce qui est communiqué par antiphrase et chercher une explication du côté de ce qui est exprimé littéralement » (Perrin 126). C'est en lisant à ces deux niveaux, parfois en alternant le littéral et le sens antiphrastique que se perçoit le mieux l'ironie du texte. Kourouma ironise sur un faux passage des pouvoirs au moment de l'indépendance : « L'indépendance ne signifiait pas l'africanisation au rabais (c'est-à-dire l'accès immédiat à des postes de responsabilité de nègres incapables et ignares). Les coopérants français (coopérant fut le nouveau nom du colon sans rien changer au contenu) eurent la main sur tout » (88). L'alternance d'antiphrases (nègres incapables et ignares) et de vérités historiques à comprendre littéralement (les coopérants français eurent la main sur tout) tisse un discours subtilement ironisant. Le point de vue adopté par Birahima est toujours celui d'un colon raciste lorsque l'auteur nous propose une antiphrase. La raillerie vise ce point de vue. De même : « Houphouët-Boigny a fait venir des blancs pour tout commander et les nègres indigènes des autres pays pour abattre le travail manuel, le travail de nègres. Parce que les Ivoiriens, surtout les Ivoiriens du Sud, ne sont pas courageux au travail. Ils sont lymphatiques » (91). Cette affirmation convoque un stéréotype prédominant durant la colonisation. Et le détail supplémentaire localisant précisément les paresseux « du Sud » prétend, pour surenchérir à l'ironie, ajouter à l'antiphrase un point de détail irréfutable, un élément de véracité indéniable.

Le redécoupage des frontières amène directement aux problèmes créés par la notion d'Ivoirité. « C'est dire que le président Gbagbo, le président Konan Bédié, le président Gueï, le Premier ministre Ouattara sont tous issus des ethnies ayant foulé l'espace actuel Ivoirien, après, bien après le dixième siècle » (57). Comme c'était le cas pour Birahima, leur condition, leur situation au monde conteste leurs discours. L'attaque se fait plus précise et cite nommément les responsables de massacres au nom de l'ivoirité. L'ironie porte aussi sur l'incapacité du chef d'état à conceptualiser des projets constructifs et qui, à défaut, reprend un mot, qu'il transforme en slogan, qui deviendra une doctrine. Ce sont ses motifs personnels ultérieurs qui déterminent la politique de l'état :

« A défaut d'une réflexion profonde, Bédié se trouve à l'aise dans l'ivoirité. Il croit que ça fait moderne, un jeune chef d'Etat, comme lui, guidé par une doctrine. C'est nouveau en Afrique noire ! L'ivoirité permet de trouver de la terre aux

## ANALYSES

Ivoiriens en spoliant les étrangers venus sous Houphouët-Boigny. L'ivoirité permet surtout d'éloigner définitivement son adversaire politique, Alassane Ouattara, en le taxant de Burkinabé. (107)

Kourouma note que les chefs d'état demeurent à un premier degré du langage : «l'ivoirité [...], il ne sait pas trop ce que cela signifie mais « ça fait moderne » et laisse de la latitude, puisque personne ne sait très bien où se situer par rapport à ce mot. On comprend que la simplification à l'extrême du langage en slogan vide de sens se transforme en arme qui permet le renforcement de la dictature. La cible, dans cet exemple Bédié, peut faire les frais de l'ironie aussi parce qu'il ne peut jamais atteindre le second degré d'interprétation du langage. C'est le manque de sens qui ouvre la porte aux exactions. C'est en leur confisquant leurs pièces d'identité que commencent les discriminations contre les Ivoiriens du Nord, les Dioulas, et que surviennent les révoltes. Car Houphouët-Boigny distribuait des cartes d'identité aux étrangers tous les cinq ans au moment des élections présidentielles : « Le 'vieux' avait une conception large et généreuse de la nationalité ivoirienne » (108). L'effet ironique serait perdu si l'auteur avait ajouté « trop » devant « large et généreuse ». Mais on doit comprendre à la fois que s'il n'est pas légal de distribuer des cartes d'identité pour gonfler le nombre de ses électeurs, la discrimination qui s'ensuit lors de la chasse à « l'ivoirité » du temps de Bédié constitue un plus grand crime. Kourouma démontre comment les grands crimes succèdent historiquement aux malversations.

Enfin, à grands traits, sur le ton le plus détaché qui soit, et sous lequel on perçoit l'ironie, le narrateur nous informe que les Ivoiriens ont fait fuir par l'insurrection chacun de leurs présidents. Il nous signale qu'il existe deux sortes d'élections, celles, truquées, des urnes et celles de la rue. Il aborde à plusieurs reprises le thème de la protection des pays occidentaux. Gbagbo, protégé par ses amis socialistes français fait impunément un massacre des Dioulas, de tous ses opposants politiques, de Guei et de toute sa famille. On s'aperçoit vite que le plus souvent les massacres se font aussi selon des lignes religieuses.

La religion catholique comme l'Islam constituent des cibles de l'ironie de Kourouma. Les Bétés, pour la seule raison qu'ils sont bons catholiques épargnent femmes, enfants, vieillards et blessés lors de leurs massacres de la population Dioula. Ce n'est pas par humanité qu'ils les épargnent mais parce que « la religion de Jésus-Christ interdit formellement de faire le moindre mal à des enfants, des femmes, des vieillards et des invalides innocents » (24). D'une part, le narrateur laisse entendre que la doctrine catholique approuve le massacre des hommes valides. Et d'autre part, il suggère que ceux qui sont massacrés, les hommes valides, sont coupables. Ceci renvoie à deux circonstances similaires, l'une dans *Candide* où « La mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface » (52). Dans le meilleur des mondes, les victimes ne peuvent être que des coquins. Comme *Candide*, Birahima, tout au long du roman, se place aussi dans une logique trop optimiste par rapport aux circonstances et c'est de ce lieu privilégié, de cette croyance indéfectible en l'avenir de la part du héros, que peut fonctionner l'ironie. En deuxième lieu, l'utilisation du mot « innocent » rappelle la parole malheureuse de Raymond Barre ayant déclaré que l'attentat contre la synagogue de la rue Copernic à Paris qui avait fait des victimes juives avait également fait quelques victimes françaises innocentes, sous-entendu que les victimes juives, ne l'étaient pas, étant juives.

## **FIGURES DE L'IRONIE**

Nous avons vu ci-dessus que l'Islam fait également les frais des piques de Kourouma. Il insiste sur la compatibilité entre la religion et la violence dans ces mots de Birahima : « Je ne pense pas à Allah lorsque je tue. Je massacre sans pitié. C'est pour que le cacao de Côte d'Ivoire reste le meilleur du monde. J'aime la Côte d'Ivoire et je veux que son cacao reste le meilleur du monde » (36). Dans cette phrase encore, comme dans un syllogisme, se trouve un défaut de coordination, les propositions s'affichent l'une derrière l'autre sans lien logique apparent. Lien que nous devons reconstruire : les cadavres servent de terreau. Dans le raisonnement de Birahima, il y a une compartimentation de la morale et de l'économie du pays. Ce qui vaut à la medersa (faire plaisir à Allah) ne vaut pas au dehors. De même que dans la suite syllogistique qui mène Allah à faire assassiner les Imams obséquieux, qui l'ont bien mérité, Allah approuve les divers massacres car : « Allah n'agit jamais sans raison. Toute épreuve pour un peuple ou bien sert à purger des fautes ou bien signifie la promesse d'un immense bonheur » (38). Kourouma dénonce l'hypocrisie des religions exactement comme le faisait Voltaire, en mettant en scène un héros naïf mais loquace et en usant d'hyperbole.

### **Conclusion**

« Quintilien distinguait déjà entre l'ironie trope, qui portait sur une séquence de mots et l'ironie figure de pensée qui pouvait constituer tout un discours »<sup>6</sup>. Les figures de l'ironie peuvent se multiplier en quelques phrases dans le discours de Birahima. Se succèdent ou s'enchâssent parfois l'antiphrase, le raccourci, l'hyperbole, l'énoncé laudatif et une conclusion absurde. Il n'existe aucune recette pour démêler les figures de l'ironie dans ce texte complexe. Elle s'appuie sur la contradiction entre une situation de guerre civile et un langage désinvolte et dépassé. Elle persiste donc tout au long du discours de Birahima. Elle caractérise un monde renversé qui reflète l'antimonde de la guerre. Comme la figure de l'antiphrase, elle dénote d'une vision double de l'univers où la tentative de redressement passe par une mise en scène dialogique : le discours factuel et récité de Fanta contre les interprétations simplistes de Birahima. La difficulté à repérer la position énonciative de l'auteur résulte en un malaise, une ambiguïté. Mais ce roman de Kourouma doit être lu comme une pièce de théâtre où chaque personnage complète l'autre. L'ironie porte presque sur l'énoncé entier de Birahima, à cause du ton détaché, figure de distanciation, qu'il affecte lorsqu'il parle du pays, du gouvernement et des personnes. Feignant d'adopter le point de vue de l'ancien colon, par l'entremise d'un narrateur inadéquat et de ses dictionnaires, Kourouma expose la responsabilité des colons et de la France à toutes les étapes de l'histoire de la Côte d'Ivoire et se place donc dans une perspective postcoloniale. C'est bien sûr avec la plus grande circonspection que j'emploie le terme de postcolonie, comme signifiant, d'une part, comme dans le livre d'Achille Mbembe la situation de pays où l'État gouverne par l'arbitraire, mais aussi, selon l'interprétation du point de vue de Kourouma, à la condition d'un pays qui pâtit encore d'une politique d'allégeance, même économique, aux anciens pays colonialistes. Ce sont essentiellement trois

---

<sup>6</sup> Quintilien, *Institution oratoire*, Budé, 7 vol. IX, 2, p. 46. cité dans Roxana Anca Trofin « L'ironie comme catégorie narrative » *La revue Arches*.

## ANALYSES

cibles que l'ironie de Kourouma vise : l'intolérance religieuse, les anciens colons et les gouvernements tyranniques

Isabelle Constant,  
University of the West Indies Cave Hill, Barbade  
isabelle.constant@cavehill.uwi.edu

### Bibliographie :

- AQUIEN M. et G. MOLINIÉ, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Le livre de Poche, LGF, 1996.
- BAKHTINE M., *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1970/1998.
- BÉTI M., *Perpétue ou l'habitude du malheur*, Paris, Bouchet Chastel, 1974.
- BORGOMANO M., « Quelques arguments contre 'l'afro pessimisme' » *Mots Pluriels* 14, 2000.
- , *Des hommes ou des bêtes ?* Paris, L'Harmattan, 2000.
- CORCORAN P., « 'Child' soldiers in Ken Saro-Wiwa's *Sokaboy* and Ahmadou Kourouma's *Allah n'est pas obligé* », *Mots Pluriels*, 22, 2002.
- HUTCHEON L., *Irony's Edge. The Theory and Politics of Irony*, London and New York: Routledge, 1994.
- KERBRAT-ORECCHION, C., « L'Ironie comme trope », *Poétique* 41, 1980.
- KOUROUMA A., *Les Soleils des indépendances*, Paris, Poche, 1995.
- , *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.
- , *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil, 2004.
- MARTIN-GRANEL, N., « Ironie. », *Dictionnaire International des Termes Littéraires*, [www.ditl.info/arttest/art14896.php](http://www.ditl.info/arttest/art14896.php).
- MBEMBÉ, A., *De la Postcolonie. Essai sur l'imagination politique en Afrique*, Paris, Karthala, 2000.
- OUÉDRAOGO, J., « Entretien avec Ahmadou Kourouma », *The French Review*, 74, 4, 2001.
- PERRIN, L., *L'Ironie mise en trope*, Paris, Kimé, 1996.
- LASSI, E.-M., « Récit et catharsis : La Conjuraison de la malédiction postcoloniale dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *Allah n'est pas obligé* », *Nouvelles Etudes francophones*, 21, 1, 2006.
- LE GUERN, M., « Eléments pour une histoire de la notion d'ironie », *Linguistique et sémiologie* 2, Presses Universitaires de Lyon, 1976.
- MOURALIS, B., *Littérature et développement*, Paris, Silex, 1984.
- OKPEWO, I., *The Epic in Africa: Toward a Poetic of the Oral Performance*, New York: Columbia University Press, 1979.
- SEMUJANGA, J. et A. TCHEUYAP, « Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme mémoire du temps présent », *Études Françaises*, Presses de l'université de Montréal, 42, 3, 2006.
- SEYDOUX, C., « A Few Reflections on Narrative Structures of Epic Texts: A case example of Bambara and Fulani Epics », *Research in African Literatures*, 14, 3, 1983.
- SPERBER, D. et D. WILSON, *La Pertinence. Communication et cognition*, Traduit de l'anglais par A. Gerchenfeld et D. Sperber, Paris, Minuit, 1989.
- TROFIN, R. A., « L'ironie comme catégorie narrative », *Revue Arches*, 4, [www.arches.ro](http://www.arches.ro), 6 avril 2007.
- VANDENDORPE, C., « Notes sur la figure de l'ironie en marge de La Chute d'Albert Camus », *La revue canadienne d'études rhétoriques*, 12, 2001.
- VOLTAIRE. *Candide*, Paris, Le Livre de Poche, 1996.